

LA RUINE DE L'ÂME

Guillaume Rolet

La ruine de l'âme

*Une aventure d'Horace Dragance,
officier de l'Empire*

Histoire

Éditions Persée

Consultez notre site internet

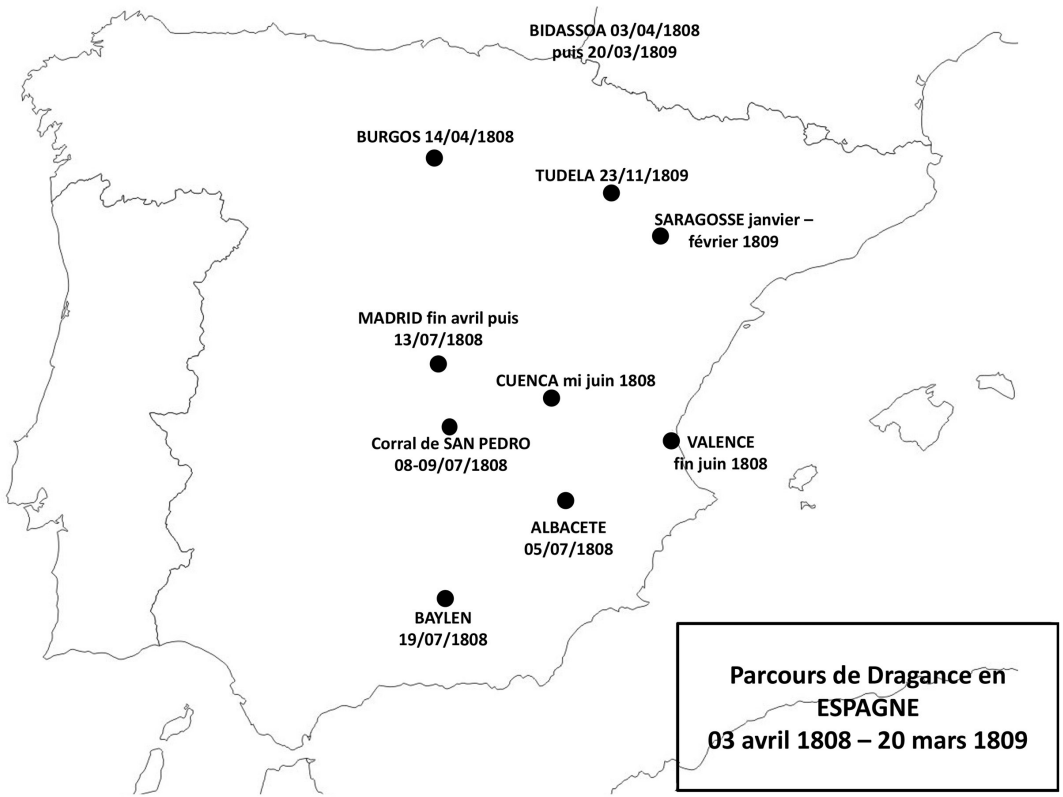


© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact:
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*À mon père, ce « grand capitaine »,
qui m'a transmis sa passion pour l'histoire
et le sens du service de son pays,*

*À ma femme, Élisabeth,
qui m'a toujours accompagné
sans faiblir dans cette aventure
fabuleuse qu'est l'écriture.*



PROLOGUE

Saragosse, 18 février 1809.

Dragance était épuisé. Il vacilla, glissa lentement sur ses genoux, les bras ballants, la tête baissée, le menton contre la poitrine. La nuit se faisait dans sa tête. Il perdait connaissance.

Instinctivement, il se recroquevilla contre le mur pour arrêter un brusque déferlement de douleur mentale qui surgissait du fond de son âme et dont il n'aurait jamais pu imaginer jusqu'à maintenant l'existence et l'intensité.

Il s'entendit hurler. À s'en arracher la voix.

Au bout de quelques secondes, assommé par la souffrance, il se résigna, cessa de crier et ne bougea plus.

Il avait soif... Terriblement soif... Froid aussi... Il grelottait et ses dents s'entrechoquaient sans qu'il puisse les en empêcher... Il ne pouvait ni faire un geste, ni même parler... Ses paupières étaient lourdes et malgré tous ses efforts, il n'arrivait plus à les ouvrir.

Il devina que des hommes s'activaient autour de lui. Son corps remua. On était en train de le transporter. Maladroitement. Quelqu'un, dont il sentait la présence juste à côté de lui, n'arrêtait pas de crier pour que les hommes s'écartent sur leur passage.

Sa tête dodelinait dans tous les sens.

Oui, c'était ça, on le portait... Il était ballotté, avait mal... Chaque mouvement ranimait sa douleur mais il n'avait même plus la force de crier.

Parler.

Il voulait parler mais son gosier était horriblement sec et son palais le brûlait comme du feu. Aucun son ne sortit de sa bouche.

— Faites attention, bougres de Dieu! Posez-le sur cette table! Voilà... Doucement! Sacré nom de Dieu! Bande d'empotés! Faites attention!

Il connaissait cette voix, lointaine et déformée.

Jules...

Jules! Son ami... Son frère!

Il avait mal. Il n'en pouvait plus... Il était las... Il voulait que tout s'arrête. Il voulait cesser de souffrir inutilement et en finir...

La mort était décidément bien longue à venir.

Il fallait que Jules l'aide... Il était le seul qui pouvait encore l'aider.

Lentement, il se sentit perdre de nouveau connaissance. Il voulait s'abandonner dans le refuge de la nuit et le silence de son esprit: rester dans le noir... S'y cacher... Ne plus rien voir de toutes ces horreurs...

Oublier...

Il ne ressentit plus aucune douleur...

Des ordres lointains résonnèrent encore à ses oreilles mais il ne voulait pas les entendre. Il désirait seulement se laisser partir... se laisser emporter... basculer dans le vide et dans l'obscurité...

Encore cette voix, qui se faisait de plus en plus lointaine.

— Toi, va me chercher ma trousse et des bandages! Et toi, Justin, cours prévenir le maréchal Lannes! Nous avons retrouvé le capitaine Dragance! Dis-lui qu'il est en piteux état. Dis-lui aussi qu'il devrait survivre... S'il lui reste des forces et du sang! S'il lui reste seulement un soupçon de volonté!

On s'affairait autour de lui. Il sentit une main, posée sur son front, chaude et réconfortante.

— Dis au maréchal que ses blessures sont nombreuses mais qu'elles ne devraient pas le tuer encore cette fois-ci! Dis-lui qu'il est extrêmement faible et qu'il a perdu beaucoup de sang! Va! Cours! Mais cours donc, bordel de Dieu!

Dragance eut l'impression qu'on lui chuchotait à l'oreille. Mais tout semblait si loin. Un rêve... Il vivait un rêve... La voix pénétra peu à peu dans sa conscience. Pourtant, il ne voulait toujours pas l'entendre. Il se trouvait bien là où il était, au beau milieu de cette quiétude tranquille et paisible, une quiétude dépourvue de souvenirs et d'avenir.

Se laisser emporter... ne plus lutter... ne plus rien ressentir...

Soudain, la même voix résonna plus proche encore.

— Allez, mon frère, il faut vivre! Saragosse capitule... Tout est fini! Tu m'entends? Saragosse se rend... Tout cette horreur va s'arrêter! Reviens-nous! Reste avec moi! Je t'en supplie Horace, mon frère! Reste avec nous! Pense à María!

María!

La douleur surgit de nouveau, intense, violente, comme si on venait de le brûler.

María!

Il sombra dans les ténèbres.

CHAPITRE 1

Environs de Preussich-Eylau, 13 juin 1807.

Il avait enfin cessé de pleuvoir. Des rayons de soleil encore timides crevaient ici et là les nuages noirs toujours prêts d'éclater mais qui semblaient s'éloigner et se désagrèger. Des pluies d'orages d'une extrême violence avaient accompagné depuis trois jours les colonnes d'hommes et de bêtes qui se traînaient, déversant sur elles des trombes d'eau glaciale en dépit de la saison, transformant les chemins sableux et poussiéreux en vastes marécages boueux, rendant la marche cauchemardesque. Les hommes avançaient tête baissée, recroquevillés dans leurs capotes informes et détrempées, pour les chanceux qui en possédaient une...

Cette foutue Pologne ne serait donc qu'un vaste bourbier !

Beaucoup étaient de vieilles culottes¹ à la peau dure. Pourtant, la dernière campagne d'hiver, dans ce satané pays, les avait à jamais marqués dans leur âme et dans leur chair. Et voilà, l'Empereur avait commandé la concentration de l'armée et désormais, pour tous, c'était marche ou crève ! À peine le temps de faire la pause de la pipe ! Et, le soir, à l'étape, c'était toujours un morne silence qui régnait. Entre eux, ils se disaient que ce bougre allait tous les tuer... jusqu'au dernier... Certains avaient même proposé de lui régler son compte une bonne fois pour toutes, à condition qu'il passât à portée de fusil. Et puis ces Russes... insaisissables... passés maîtres dans l'art de l'esquive, qu'ils les attendent seulement une seconde et ils verraient bien : ils leur feraient payer toutes ces souffrances !

1 – Vétérans.

Le capitaine Horace Dragance leva les yeux vers le ciel pour s'assurer qu'un orage n'allait pas éclater. Rassuré, il dénoua la cordelette qui retenait sur ses épaules une grande toile cirée, recouverte d'une couche de peinture à l'huile. Elle l'avait plus ou moins protégé ainsi que Fanfaronnade, sa jument alezane, à la crinière et à la queue coupées court. Si cette grosse toile n'était pas des plus esthétiques, du moins elle avait avantageusement remplacé son manteau imbibé d'eau et depuis longtemps inutile. En tout cas, elle avait fait beaucoup d'envieux.

Il se remémora la lettre envoyée à tous les commandants de division par le général Maison, le chef d'état-major du général Victor²: « *Le corps d'armée est prévenu que sa Majesté l'appelle à une bataille qui se donnera vraisemblablement demain; ce motif fera supporter aux soldats avec courage les fatigues et les privations* ». Il ne manquait pas d'humour ce général... Si tous désiraient impatiemment cette bataille, supporter les fatigues et les privations, c'était tout autre chose... En finir, voilà ce que les hommes souhaitaient! Et lui aussi. En finir et rentrer en France ou, au pire, en Allemagne, mais surtout, par-dessus tout, quitter cette maudite Pologne!

Son uniforme d'officier d'artillerie à cheval était tout humide et fripé, son colback dégoulinait pitoyablement, mais le soleil renaissant ou, au moins, un bon feu ce soir permettraient de leur redonner à peu près leurs formes. De toute manière, il savait qu'il avait toujours fière allure, habillé comme il l'était, à la hussarde... C'était la mode... Il portait un dolman de drap bleu foncé, aux parements écarlates, bordé d'un galon d'or qui recouvrait également les coutures du dos et de la taille. Des tresses d'or garnies de rangées de boutons dorés agrémentaient le devant. Une ceinture-écharpe bleue, à coulants olive, cordons et glands en or lui ceignait la taille. Sa culotte était également galonnée d'or sur les coutures latérales et, sur le devant, des nœuds à la hongroise étaient brodés. Il portait au bras gauche, au-dessus du coude, le brassard bleu distinctif des aides de camp des généraux de brigade.

Hélas, ce bel uniforme avait beaucoup souffert depuis la reprise des hostilités et cela faisait dix jours qu'il ne l'avait pas quitté une seule fois... Il faut dire que le service d'aide de camp était particulièrement exigeant, d'autant que le général Sénarmont, le chef de l'artillerie du corps d'armée, lui imposait de rester constamment habillé et botté,

2 – Commandant du 1^{er} corps d'armée.

pour qu'au premier coup de feu, il puisse galoper sur le terrain du combat et l'informer au plus vite.

Mais, qu'importe ! Il aimait ce service... Et aller chercher l'ennemi là où il se trouve : c'était ça la guerre !

Certes, il n'était encore qu'un aide de camp « *à la suite* », c'est-à-dire provisoire, puisque le général Sénarmont en disposait déjà d'un « *en pied* », mais, de toute manière, il ne voulait plus rester un obscur officier d'artillerie à la tête d'une simple batterie, qui ne voyait rien d'autre du champ de bataille que ce qu'il avait devant lui et que la fumée lui laissait entrevoir.

Il voulait plus.

Il voulait galoper au milieu des lignes et des explosions, se tailler un chemin à coups de sabre dans les rangs ennemis, mener des colonnes d'attaque, des reconnaissances, paraître là où la troupe hésite, pouvoir montrer toute l'étendue de sa bravoure, être en tête... être vu... être distingué !

Voilà, ce qu'il voulait.

Oh, il savait bien qu'il ne pourrait bénéficier ni de relations ni de recommandations... c'était évident, et qu'il lui faudrait se faire tout seul un nom, mais il était confiant parce qu'aujourd'hui, tout était possible, parce que la guerre égalisait les conditions et que, face à la mort, il n'y avait pas d'étiquette. Cependant, Horace était parfaitement lucide. Il savait par-dessus tout que c'était dans l'entourage des gros bonnets³ qu'on pouvait tout obtenir : renommée et promotion... La Croix ! Quoi qu'il puisse advenir, il était intimement convaincu qu'il saurait se faire lui-même.

Horace était arrivé en début d'après-midi, à moins d'une demi-lieue au Sud-Ouest de Preussich-Eylau, le point de rassemblement du gros de l'armée. Il devait y reconnaître l'emplacement prévu pour le bivouac du parc d'artillerie du 1^{er} corps.

Déjà d'autres troupes s'étaient installées à proximité du village ainsi que dans tous ceux aux alentours. Il y croisa les régiments du 6^e corps du maréchal Ney alors que ceux du corps de Mortier, le 8^e, renforcés par la division de dragons de Grouchy, se trouvaient plus à l'Est entre Lampasch et Domnau. Il aperçut aussi les dragons de Latour

3 – Officiers supérieurs.

Maubourg et de Lahoussaye et les gros talons⁴ ainsi que les carabiniers de Nansouty. Il y avait également la Garde, aux ordres du maréchal Bessières. Enfin, il avait appris que Lannes, l'Achille de la Grande Armée comme on le surnommait, était en avant-garde pour reconnaître Friedland, une petite ville située à cinq lieues à l'Est d'Eylau et à onze au Sud-Est de Königsberg.

Après avoir défini l'emplacement où s'installerait le parc et donné les ordres pour son accueil, il avait décidé de retourner sur le champ de bataille des 7 et 8 février derniers. Des dizaines de soldats avaient eu la même idée et, comme en pèlerinage, erraient déjà sur ces lieux de désastre.

Il ne reconnut pas tout de suite le champ de bataille. Si la neige avait laissé place à de grandes prairies fleuries, couvertes de moissons, certaines traces des combats étaient encore visibles, en particulier dans le village qui avait été pris et repris et où Français et Russes s'étaient égor-gés à tour de bras. Aujourd'hui, les habitants avaient fui de nouveau, abandonnant encore une fois leurs habitations qui avaient été immédiatement investies par la troupe, comme un essaim de sauterelles.

Il songea avec une certaine tristesse que ces malheureux devaient croire qu'ils étaient maudits.

Au pas tranquille de Fanfaronnade, il se rendit dans la plaine qui avait séparé les deux armées et où son ancien corps, le 7^e, celui d'Augereau, s'était égaré à cause d'une soudaine et violente tempête de neige. Il revit comme dans un cauchemar les colonnes perdre leur direction, appuyant trop à gauche, présenter inexorablement leur flanc aux dizaines de gueules de canons d'une grosse batterie russe, et, en quelques minutes, être foudroyées par la mitraille. Le corps d'armée avait littéralement disparu dans le feu et dans la neige. Augereau avait été blessé et avait dû quitter le champ de bataille, comme ses deux divisionnaires, Desjardins et Heudelet. Desjardins était décédé depuis.

Il sentit brusquement un grand poids l'oppresser.

Comment lui, avait-il pu survivre? Il se le demandait encore. Il y avait sans doute une grosse part de hasard dans tout ça. Ou bien était-ce simplement une erreur? Une incroyable erreur... que la réalité aurait dû être tout autre... qu'il aurait dû y rester, comme tant d'autres autour de lui.

4 – Surnom des cuirassiers.

Comme si le destin s’amusait à lui rappeler l’énormité de sa chance, Fanfaronnade le mena au pied du tertre où, durant la bataille, le 14^e de Ligne, encerclé par une nuée de cosaques, avait lentement agonisé, sombrant sous le feu des canons et les vagues successives des grenadiers russes. Alors, il prit le temps de lire l’épithaphe écrite sur un panneau en bois planté dans la terre tout en haut de la butte : « *Ici sont enterrés tous les officiers du 14^e de Ligne avec leur colonel* »...

Oui, c’était bien ça : la réalité aurait dû être tout autre... La réalité aurait dû être qu’il meure... Cette bataille avait tout dévoré.

Brusquement, il eut l’intime intuition qu’il s’en préparait une autre, non moins effrayante. Il frissonna. Le destin allait-il se rappeler à lui et corriger son erreur ?

Il refoula cette idée. Il ne voulait pas se soucier des lendemains car, au sein de cette armée, seul l’instant présent comptait.

Le corps du général Victor arriva à la nuit tombante.

Horace s’empressa de rejoindre l’état-major, qui s’était installé à l’écart dans une bâtisse isolée. Des maraudeurs en avaient été chassés à coups de plat de sabre, mais ils avaient déjà défoncé les portes et les fenêtres pour faire leur feu et préparer leur soupe. Il faut dire qu’au bivouac, après les marches interminables, la discipline se relâchait souvent et les hommes ne reconnaissaient pas toujours leurs officiers.

Le général Sénarmont, écouta distraitement son compte-rendu et le congédia en lui conseillant uniquement de bien profiter de sa nuit. Horace ne se fit pas prier et s’éclipsa au moment où les commandants de division, Dupont, Lapisse et Villate ainsi que le général Beaumont, commandant la brigade de cavalerie légère, et les officiers d’état-major entraient dans la pièce pour étudier avec le général Victor des cartes que l’on avait posées sur une grande table.

Il partit immédiatement à la recherche de ses compagnons, les frères Duverger, Auguste et Francisque, et le capitaine de Lamarche, tous trois aides de camp du général Victor, car ils avaient pris l’habitude, quand le service le leur permettait, de se retrouver tous ensemble pour partager quelques instants de repos.

Ses amis s’étaient réfugiés dans un abri de fortune et, au moment où il franchit l’encadrement de la porte ouverte à tout vent, un concert de cris de joie l’accueillit.

— Te voilà enfin, Horace ! s'écria le capitaine de Lamarche, qui avait été le premier à le voir. Assieds-toi et viens donc partager notre repas... La nuit devrait être courte... Les Duverger ont sauvé une bonne bouteille de schnaps qui nous donnera du cœur à la tâche et moi, figure-toi qu'en sondant le terrain, j'ai trouvé quelques pommes de terre...

Lamarche les avait placées dans sa capote dont il ouvrit les pans pour les faire admirer à Horace.

— Beausoleil⁵ et l'Empereur nous ont oubliés pour le moment... Ils nous enverront bien galoper assez tôt. Auguste Duverger avait sauté sur ses jambes et levé son verre, un large sourire de bienvenue aux lèvres.

Les trois aides de camp s'étaient réfugiés dans une petite pièce sombre aux murs noircis par la fumée et s'affairaient autour de l'âtre de la cheminée, en bras de chemise, pour y préparer leur maigre dîner. La cheminée tirait très mal, elle enfumait la pièce, et les yeux des trois jeunes hommes étaient déjà tout rouges. Horace sentit immédiatement les siens le piquer.

C'étaient de jeunes hommes, pleins de fougue et d'insouciance. Ils étaient comme lui, braves, ambitieux et avides de gloire, trempés dans la longue et continuelle habitude du danger, conduits par la certitude inébranlable de vaincre tous ceux qui s'opposeraient à eux. Ils étaient commandés par le même sentiment qui imprégnait, jusqu'à la folie, le moindre des soldats de l'armée : le sentiment de l'honneur ! Mais pour autant, chez Horace comme chez ses camarades, il n'y avait aucun mépris de la vie. Ils aimaient la vie et voulaient à chaque instant la croquer à pleines dents. Non, il n'y avait pas de mépris de la vie, il lui préféreraient tout simplement l'honneur... Voilà tout...

Et tout semblait si simple...

Horace sortit délicatement de son manteau plié en boule un poulet gros et gras qu'il s'était procuré auprès d'une cantinière d'un régiment de Ligne.

De nouveaux cris de joie retentirent.

— Profitons bien camarades ! Lamarche avait saisi Horace par l'épaule et levé son verre dans un geste théâtral. Les aides de camp l'avaient tous imité et tenaient leur verre au niveau de leurs yeux. Tous ces mouvements de troupes nous rappellent que bientôt le brutal⁶ va

5 – Surnom du général Victor.

6 – Le canon.